

LES LYS ET LES LIONCEAUX
de
Roald TAYLOR

(extrait)

© éditions du Masque d'Or, 2018

PROLOGUE

MON nom est Bertrand de Gourdon. D'aucuns me prennent pour un mire¹, d'autres pour un espion. La Sainte-Église m'a parfois pris pour un sorcier, puis elle a paru y renoncer. Les hommes d'armes du roi, au temps où il avait encore quelque autorité sur le royaume, m'ont souvent arrêté et j'ai quelquefois risqué la potence. Des seigneurs locaux, dont j'avais traversé les terres et qui m'avaient parfois ouvert leurs châteaux, m'ont eux aussi, en plus d'une occasion, menacé de leurs oubliettes, voire de leur gibet. Je suis néanmoins toujours en vie, plein d'allant et bien décidé à continuer à explorer le monde, afin d'y étudier l'âme humaine.

C'est pourquoi je souhaite relater cette bien curieuse affaire, bien terrifiante aussi, à laquelle j'ai été mêlé et dont je n'ai pu, cette fois encore, sortir vivant que par la volonté de cette providence particulière qui, d'une manière impénétrable, continue à veiller sur ma personne.



Où étais-je alors ? Dans le royaume de France ou, du moins, ce qui en restait durant cette année de grâce 1429. Pauvre royaume ! Jamais il ne s'était plus mal porté, au stade de cette interminable guerre contre l'Anglais, commencée un peu plus d'un demi-siècle plus tôt. Il se trouvait comme dépecé depuis ce honteux traité de Troyes qui devait étendre l'autorité des lions d'Angleterre sur la terre des Lys dès que le souverain régnant, signataire dudit traité, serait décédé. Charles VI le Fol avait ainsi vendu son royaume et l'héritage de son fils unique à ces envahisseurs que le petit peuple surnommait les Godons, à cause de leur juron favori : « *Goddam !* » Depuis sa mort, le Dauphin Charles vivait reclus au sud de la Loire, tiraillé entre le doute et le désespoir, moqué par les Anglais qui, avec la complicité du duc de Bourgogne, régnaient en maîtres sur tout le Nord de la France et se permettaient ainsi de railler le Dauphin Charles en le surnommant « *le roi de Bourges.* »

Pourquoi alors avais-je renoncé à ma retraite douillette dans les cantons suisses pour me risquer sur une terre où seuls les écorcheurs² se taillaient bonne provende et riches pillages ?

En vérité, je venais d'apprendre qu'un espoir s'y levait : la fille d'un laboureur³ était venue se présenter au Dauphin pour lui prédire qu'il serait bientôt sacré roi de France légitime s'il acceptait de lui confier une armée pour « *bouter l'Anglais hors de France.* » Elle se disait même investie d'une mission divine pour ce faire et tenir ses conseils du Ciel même !

¹ Médecin.

² Brigands qui écorchaient vifs leurs victimes pour inspirer la terreur sur leur passage.

³ Paysan propriétaire de ses terres et de son cheptel.

Une telle situation est bien propice au commerce d'un homme tel que moi ; je n'avais donc point hésité à boucler mon bissac et à m'aventurer sur cette terre si malade d'elle-même.



I

MES pas – je voyageais à pied, comme la plupart des besaciers – me portèrent, de ferme en ferme, jusqu'à ce bourg fortifié où son maître, le comte Enguerrand de Hautfort, recrutait, m'avait-on dit, toutes sortes d'hommes, en passant par les mercenaires jusqu'aux savants, cela à seule fin de préparer son grand projet : rejoindre le Dauphin Charles et se mettre à son service.

D'aucuns auraient pu penser que ce comte, qui était de petit mais de bon lignage, se montrait fort prétentieux, mais on comprenait en réfléchissant que « le roi de Bourges » avait besoin de toutes les aides qui pouvaient se présenter ; plus il en recevrait, plus s'agrandirait pour lui l'espoir d'être un jour sacré roi de France, pour ses amis d'en recevoir une juste et généreuse contrepartie.

Le jour de mon arrivée, je reçus confirmation des grandes nécessités du comte de Hautfort : on me laissa passer sans me poser la moindre question ni me demander aucun laisser-passer ni document d'aucune sorte. Dans le cas contraire, je n'eus point été surpris ni gêné : je disposais de toutes les pièces indispensables pour me faire reconnaître et même apprécier car je disposais de plusieurs lettres de recommandation rédigées et signées par d'éminents savants, mires, alchimistes ou autres hommes de savoir qui prouvaient mes hautes capacités. Je n'exagérais nullement : dès mon enfance, mes parents, des marchands aisés, m'avaient fait donner une excellente éducation et choisi ces savants pour être mes maîtres d'études. J'avais travaillé avec eux dès l'âge de 12 ans et était quasiment devenu, sinon leur égal, du moins leur meilleur disciple. Si l'on m'avait accusé de vantardise en m'entendant m'exprimer ainsi, j'aurais répondu que, grâce à mes maîtres, je savais ce que je valais et croyais ce que l'on m'en disait.

Le surlendemain de mon arrivée, après avoir montré mes lettres au sénéchal du bourg, je faisais partie du cercle intime du comte, composé d'hommes d'armes et de science, d'ecclésiastiques, de savants dont je ferais désormais partie, de son fils, le vicomte Siegbert, et même de sa propre épouse, dame Tiphaine, faveur exceptionnelle puisque bien peu de dames étaient alors appelées à jouer le rôle de conseillères.

En effet, telle était la tâche que l'on attendait de cette petite cour, sans artifices ni manigances, réunie autour du maître de céans. Les conseils, les études, les décisions prises en commun constituaient l'ordinaire quotidien de cette cour, non les verbiages et les intrigues que l'on eût rencontrés dans toute autre assemblée du même genre. Le comte Enguerrand était lui-même instruit, bien plus que ses pairs d'ailleurs, c'est pourquoi son intelligence l'avait poussé à bien s'entourer.

Au sein même de sa cour, j'avais eu l'heureuse surprise et le plaisir de retrouver l'un de mes anciens maîtres, dom Raffaello di Montiglia, noble mire originaire de Toscane, dont la famille avait été bannie depuis les guelfes en avaient banni les gibelins⁴, certes près d'un siècle plus tôt – mais le pardon des grands restait souvent lettre morte ! Il m'apprit qu'il n'exerçait plus de service religieux à Hautfort, mais prêtait son concours au chapelain du comte lorsque celui-ci le sollicitait. En vérité, c'était surtout le comte, fervent théologien entre autres passions, qui appréciait ses avis.

– Messire Enguerrand est un sage, mon fils, me confia-t-il un matin – il m'affublait toujours de ce qualificatif, à la fois flatteur et affectueux. Il est très aimé de tous les habitants du bourg et même des alentours. Pourtant, il va bientôt partir offrir ses services au Dauphin.

⁴ Partis politiques comprenant les partisans du pape (guelfes) et ses opposants (gibelins). La victoire des premiers au 14^{ème} siècle avait poussé les seconds à l'exil. Le poète Dante Alighieri faisait partie des exilés.

Ce sera grande tristesse pour tout le monde ici que le jour de ce départ, mais je crois que le Dauphin appréciera plus ses services que ceux de cette pucelle de Lorraine qui ose se dire envoyée du Ciel !

L'expérience m'avait appris qu'il est bon d'approuver, surtout quand on ne sait rien, ce que disent les gens les mieux placés. Et puis, dom Raffaello avait été mon maître ; jamais je ne l'avais vu se tromper...

...et pourtant les événements à venir devaient m'apporter de nombreux doutes ! Je le répète : jamais, au grand jamais je n'avais vu ce maître, l'un de mes premiers, en train de se tromper. Se pouvait-il qu'en de telles occasions encore, il eût raison ?

Lisez la suite dans LES LYS ET LES LIONCEAUX